

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 13

Artikel: Jeux de mots
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dè braga et dè vanità,
L'orgogliào fe bin embetà :
Allièttà contrè 'na mouraille
Dè yò traitavè dè racaille
Coitrons et vai, lo gringalet
Ve passà on bio prevòlet
Qu'allà sè posà su 'na rouza.
« Po césiquie l'est autra tsoza,
Se sè peinsà noutron luron ;
Y'ein vu fèrè mon compagnon.
Lo faut crià : Bio prevolà !
Vins vers mè, vu ètrè ton frèrè

Et te n'ami, kà te mè pliè ! »
L'autro vouàitè quin n'estaffié
Là tint dinsè on tant d'ao leingadzo ;
Mà quand recognaì lo vesadzo
Dè cé grand blagueu d'ètsèrgot,
Là fà : « Eh ! tsancro dè rabot !
Ora que su bio ye tè seimblie
Que t'es 'na dzein que mè resseimblie
Et te mè vao po te n'ami ?
Eh bin, na ! Te m'as méprèsi
Du dedein ta balla coquelhie
Quand n'été què pourra tselnelhie ;
Mà ora que su bio prevolet :
Ràva por tè ! »

C.-C. DÉNÉRAZ.

A quoi peut tenir le bonheur d'un ménage.

M. le docteur Véron, de Paris, ancien directeur de l'Opéra, racontait un jour à ses amis l'anecdote suivante :

A l'époque où j'étais directeur de l'Opéra, je vis entrer dans mon cabinet un homme de cinquante ans environ, de belle taille et de bonne mine. A peine fûmes-nous seuls, que mon visiteur se mit à genoux devant moi, et vous concevez si je me hâtai de le forcer à se relever et à prendre un fauteuil.

— Monsieur, me dit-il d'une voix altérée par l'émotion, il est en votre pouvoir de sauver mon honneur et de me rendre le repos.

— En quoi faisant ? lui demandai-je, passablement intrigué de ce début.

— En m'engageant à votre théâtre.

— Vous êtes ténor ?

— Non.

— Baryton ?

— Pas davantage.

— Basse-taille ?

— Je ne crois pas.

— Alors vous êtes danseur ?

— De ma vie je n'ai battu un entre-chat.

— A quel titre voulez-vous donc que je vous engage ?

— En qualité de figurant, mais à une condition absolue.

— Cette condition absolue quelle est-elle ?

— C'est que je tiendrai en chef et sans partage l'emploi des papes, des rois et des empereurs. C'est la clause *sine qua non* de mon engagement. Je comprends que je vous dois quelques mots d'explication ; les voici : J'ai épousé une femme plus jeune que moi et que j'adore comme aux premiers jours de notre mariage, bien que notre union date déjà d'une douzaine d'années. Depuis quelques mois, je m'aperçois que la tendresse de ma femme baisse sensiblement. J'ai l'intime conviction que si je me montrais à ses yeux, trois fois par semaine, vêtu de pourpre et d'or, couvert d'armures étincelantes, le front ceint d'une tiare ou d'une couronne, mon prestige renaitrait en même temps que son amour.

Monsieur, je vous en supplie, engagez-moi ; réalisez mon ambition. Je serai coulant sur la question des appointements ; j'ai quelques ressources. Ma vie est entre vos mains ; si vous repoussez ma requête, je sens que c'est fait de moi. Il ne me reste plus qu'à mourir.

Tandis qu'il parlait, de grosses larmes coulaient sur son visage, reprit M. Véron. Je me sentis gagné à sa cause, d'autant mieux que nous répétions en ce moment la *Juive*, de Scribe et d'Halévy, et que nous avions justement besoin d'un homme de sa taille, de sa prestance, de sa figure, pour représenter le saint père qui figure dans la procession solennelle du premier acte de cet ouvrage.

Après quelques instants de réflexion, je dis à mon visiteur dont la poitrine haletait, et dont les yeux étaient rivés sur mes yeux :

— C'est entendu, monsieur, je vous engage.

— Et je tiendrai l'emploi que j'ambitionne ?

— Ces rôles seront à vous, à vous seul.

Je n'avais pas fini qu'il s'était précipité de nouveau à mes genoux, et qu'il couvrait de baisers les pans de ma redingote.

La semaine suivante, il fit ses premiers pas sur la scène de l'Opéra dans *Robert le Diable*, où il représenta le prince de Sicile, père de la princesse Isabelle, avec beaucoup de majesté. Il s'était fait une tête superbe ; il était vraiment beau.

Le lendemain, par la poste, je reçus un billet ainsi conçu :

« Soyez béni ! Elle était hier dans la salle ; elle m'a vu ; j'ai reconquis les trésors de sa tendresse. Je vous dois mon bonheur. Tout mon sang est à vous. Vous pouvez le prendre. »

Sur ces entrefaites, il fut question, dans la discussion du budget, de diminuer le chiffre de la subvention accordée à l'Opéra, et je donnai ma démission de directeur. Peut-être avant de prendre congé de mon successeur, aurais-je dû lui recommander mon protégé. J'avoue que je négligeai de m'acquitter de ce soin. Fatal oubli !

Au retour d'un assez long voyage, je trouvai sur mon bureau un nouveau billet de mon homme.

« Monsieur, m'écrivait-il, je suis victime d'odieuses cabales. Non contente de m'enlever le rôle de pape que j'ai créé avec tant de succès dans la *Juive*, la nouvelle direction m'a contraint de figurer dans le cortège en homme du peuple. Elle m'a vu dans cet indigne accoutrement et je sens que son amour m'échappe cette fois pour toujours. Si votre bienveillance ne me vient promptement en aide, je ferai un malheur. »

Je consultai la date de cette lettre ; elle était vieille d'un mois. Je m'informai ; quinze jours auparavant, ce pauvre homme avait mis fin à ses jours.

Jeux de mots.

On a fait de nombreux jeux de mots sur les signes de ponctuation et d'accentuation, mais nous ne connaissons pas encore cette jolie variante, que nous recevons d'un de nos lecteurs :

Monsieur du Tréma dit un jour à Mademoiselle de la Virgule, son amante : « Avant de me décider à vous épouser, j'ai été aux informations sur votre compte, et j'ai appris que vous aviez des relations avec Monsieur le Point. J'en suis très vexé. Veuillez donc renoncer à l'espoir du *trait d'union* qui devait vous faire entrer dans ma *parenthèse*. »

Mademoiselle de la Virgule lui répondit d'un accent aigu :

— C'est une indigne calomnie !

— *Point d'exclamation !* fit Monsieur du Tréma d'un accent grave.

— Je veux savoir qui vous a si mal renseigné, reprit Mademoiselle de la Virgule. Il n'y a que Mademoiselle C-dille qui soit capable...

— Assez ! Je ne souffrirai *point d'interrogation*.

Et, sous le coup d'une pareille apostrophe, Mademoiselle de la Virgule courba la tête en forme d'*accent circonflexe* et sortit en fermant les *deux points*.

Nettoyage des taches de graisse sur les parquets. — Faites bouillir dans l'eau, parties égales de terre à foulon et de potasse d'Amérique — que vous trouvez chez le droguiste — environ 100 grammes de chaque pour 1 litre d'eau. Étendez cette solution bien chaude sur la partie du parquet tachée d'huile ou de graisse, où vous la laissez 10 à 12 heures, suivant l'importance des taches. Enlevez ensuite par un lavage à l'eau et au sable fin.

Boutades.

La scène se passe dans un restaurant.

Un consommateur donne depuis un certain temps des preuves d'impatience.

Soudain, il appelle :

— Garçon !

— Monsieur ?

— Tout-à-l'heure, le potage était d'un fadé ! Maintenant, ce filet madère n'a aucun goût.

Rien n'est donc salé dans votre établissement ?

Le garçon esquisse un gracieux sourire et d'une voix paisible :

— Je crois que monsieur ne dira pas ça quand je lui apporterai l'addition.

Aux chutes du Niagara :

Un touriste, au guide. — Est-ce que nous approchons de la cataracte ?

Le guide, sans s'émouvoir. — Oui, monsieur, c'est tout près, et si ces dames voulaient bien se taire un instant, vous entendriez le bruit formidable...

Mme X..... est d'une distraction proverbiale.

Voici l'une de ses dernières gaffes :

Une jeune veuve encore tout endeuillée s'entretenait avec elle du malheur qui venait de l'accabler.

— Ah ! soupira brusquement Mme X....., je vous plains de tout mon cœur, ma pauvre amie, d'avoir perdu votre mari !

Et elle ajouta, l'esprit ailleurs :

— N'aviez-vous que celui-là ?

Un bon bourgeois est assailli, place Maubert, à quatre heures du matin, par un voyou bien armé.

— Allons ! fait le bourgeois en tremblant, vous voulez ma montre ?

— Ben sûr, reprend l'autre, que je ne t'arrête pas pour te demander ton opinion politique !

Pendant les vendanges.

La marquise de... regardait de pauvres gens occupés à remettre des cercles en fer autour d'une grande cuve.

— C'est là-dedans que vous foulez vos raisins, sans doute ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Est-il vrai que vous les pressez avec les pieds.

— Mais certainement, madame.

— Quelle horreur !

— Oh ! madame, fit alors un des paysans, nous ôtons nos souliers !

RÉPARTIE.

Un vieux marin qui a beaucoup voyagé raconte des histoires invraisemblables.

— Un jour, disait-il à un docteur de ses amis, je me trouvais perché au sommet du grand mât de mon bâtiment... Un violent coup de roulis me fit lâcher prise, je tombe de cent pieds de haut à fond de cale.... je me relève.... intact.

— Et moi, dit le docteur, je viens de faire plus fort que ça : je viens d'entendre votre histoire, je tombe... des nues... et, voyez, je ne m'en trouve pas plus mal.

Découvert, dans une des plus vieilles rues de Paris, l'enseigne suivante — à méditer :

« L..., matelassier, répare les objets de literie, fait les matelas, bat les tapis et sa femme aussi. »

THÉÂTRE. — Pour prendre congé de nous — jusqu'à la saison prochaine — M. Scheler a monté, comme ces dernières années, une pièce à grand spectacle : *Les enfants du Capitaine Grant*, par Jules Verne et d'Ennery. La première représentation a eu lieu hier. Tout a marché à souhait. L'interprétation est excellente, les ballets, les costumes et les décors sont superbes. C'est un vrai succès, qui, pendant une semaine ou deux, va faire du théâtre le rendez-vous de tous les Lausannois et de leurs voisins. Il y a représentation chaque soir et, de plus, le samedi et le dimanche, en matinée. — Billets en vente chez MM. Tarin, libraire, et L.-O. Dubois, magasin de cigares.

L. MONNET.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Hova & d